kate
summerscale

la déchéance de mrs robinson

Extrait de la publication

KATE SUMMERSCALE

LA DÉCHÉANCE DE MRS ROBINSON

En 1844, Isabella Walker épouse en secondes noces l'ingénieur Henry Robinson avec qui elle s'installe à Édimbourg. En 1850, elle rencontre Edward Lane, brillant étudiant en médecine. De dix ans son cadet, il est marié à la fille de Lady Drysdale, qui tient un salon où elle reçoit les intellectuels de l'époque. Au fil du temps, ils nouent une correspondance. Isabella s'éprend de lui et rend compte de cette passion dans son journal intime. Nul ne connaît la réelle teneur de leur relation, mais lorsque Henry découvre ces écrits, en 1855, il décide d'engager une procédure de divorce. S'ensuit un procès houleux devant la cour des Divorces, tribunal laïc créé quelques mois plus tôt. Dans la société victorienne régie par les hommes, la question de l'adultère féminin suscite en effet émotions et préjugés…
À partir d'archives judiciaires et d'articles de presse, Kate Summerscale traite son sujet comme une véritable histoire policière, ménageant le suspense avec art.

« Les reconstitutions des scènes de procès sont vives et captivantes. Les recherches que Summerscale a effectuées sont impeccables et sa narration parfaitement menée et documentée. » (*Evening Standard*)

« Le cadre de l'histoire est victorien mais le sens de la vie qu'il contient est moderne : non résolu, ce sens demeure ouvert… » (**Philip Hensher**, *The Spectator*)

LA DÉCHÉANCE DE MRS ROBINSON

Extrait de la publication

du même auteur
chez le même éditeur

L'Affaire de Road Hill House

du même auteur
en numérique

L'Affaire de Road Hill House

KATE SUMMERSCALE

LA DÉCHÉANCE DE MRS ROBINSON

Journal intime
d'une dame de l'époque victorienne

Traduit de l'anglais
par Éric CHÉDAILLE

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Extrait de la publication

Titre original :
Mrs Robinson's Disgrace
The Private Diary of a Victorian Lady

© Kate Summerscale, 2012
© Christian Bourgois éditeur, 2013
pour la traduction française
ISBN 978-2-267-02458-6

Extrait de la publication

En souvenir de mes grands-mères Nelle et Doris,
et de ma grand-tante Phyllis.

L'épouse retournait pensivement entre ses mains
Un livre marqué au nom de l'écolière.
Une chaude larme, une seule, tomba sur la couverture
Elle referma vite le volume quand survint son mari.

Il entra et ressortit – ce n'était rien –
Après un échange de paroles paisibles et indifférentes ;
Toutefois, au bruit de la porte qui se refermait,
Une autre porte, effrayante, resta béante dans son âme.

L'amour, qu'elle avait découvert dans de jolis romans,
L'amour qui, s'il pouvait attrister, jamais ne décevait,
Lui avait bâti un palais de belles illusions
Et fait du vaste monde un conte de fées.

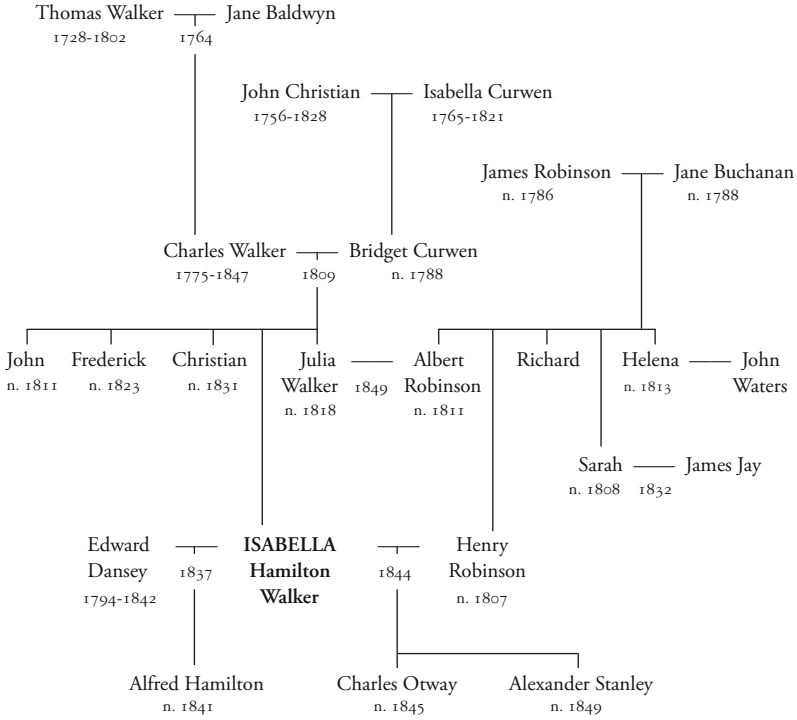
Sombre et amère, en tout point désolante,
Telle lui apparaît la carte de sa vie ;
Heure après heure elle scrute son âme, recrue
De profond désarroi et de violents conflits.

Le visage entre les mains, elle tomba à genoux sur le tapis ;
Le nuage noir creva, la pluie s'abattit.
Ah ! La vie sait si bien le fourvoyer et le pervertir, –
Quel poète saura dire une journée d'un cœur malheureux ?

« A » [William Allingham], « Une épouse »,
Once a Week, 7 janvier 1860

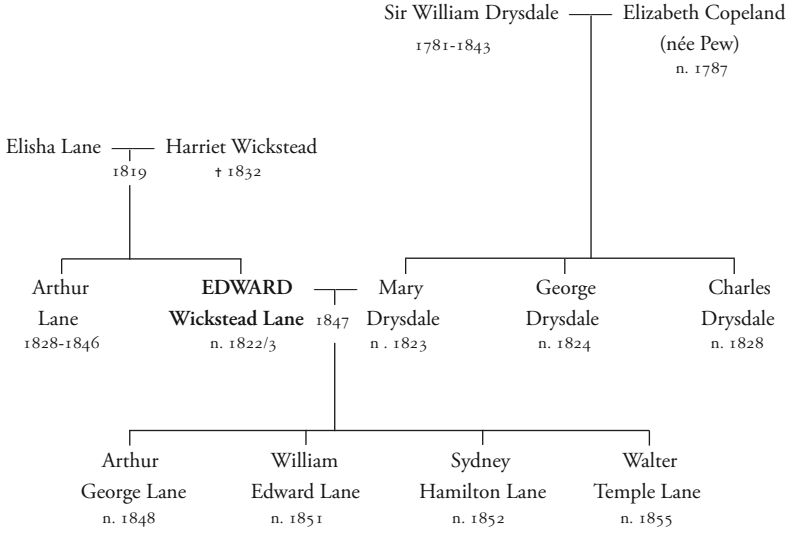
Extrait de la publication

Les Robinson



Extrait de la publication

Les Lane



Extrait de la publication

Extrait de la publication

Liste des hommes de loi dans le procès en divorce Robinson tenu à Westminster Hall

LES JUGES

Sir Alexander Cockburn, baronnet, président du tribunal de première instance

Sir Cresswell Cresswell, premier juge du tribunal des Divorces et Affaires matrimoniales

Sir William Wightman

LES AVOCATS

de Henry Robinson

Montagu Chambers QC

Jess Adams QC, DCL

John Karslake

d'Isabella Robinson

Robert Phillimore QC, DCL

John Duke Coleridge

d'Edward Lane

William Forsyth QC

William Bovill QC

James Deane QC, DCL

Extrait de la publication

Prologue

Au cours de l'été 1858, un tribunal londonien commença d'accorder le divorce aux classes moyennes anglaises. Jusque-là, un mariage ne pouvait être dissous que par décret du Parlement et à un coût prohibitif pour la plus grande partie de la population. Nouvellement institué, le tribunal des Divorces et Affaires matrimoniales pouvait rompre les liens du mariage plus rapidement et pour un montant bien moindre. Gagner son divorce restait difficile – un homme devait prouver que son épouse avait commis l'adultère, une femme que son époux s'était rendu coupable de deux entorses conjugales –, mais les demandeurs se présentaient par centaines avec leurs histoires de trahisons et de dissensions, d'hommes brutaux et surtout de femmes dévergondées.

Le lundi 14 juin, un mois après avoir statué sur leur première requête en divorce, les juges se virent soumettre une affaire singulière. Henry Oliver Robinson, ingénieur civil de son état, demandait la dissolution de son mariage au motif que sa femme Isabella avait commis l'adultère, fournissant pour preuve le journal de cette dernière. Au cours des cinq journées du procès, lecture fut donnée devant la cour de dizaines de pages de ces écrits intimes, presque toutes reprises par la presse. Ce journal était détaillé, sensuel, tour à

Extrait de la publication

tour angoissé et euphorique, plus impie et relâché que ce qu'on pouvait trouver dans la littérature anglaise de l'époque. Sur le fond, il rappelait *Madame Bovary* de Gustave Flaubert, livre publié l'année précédente en France après un retentissant procès pour atteinte aux bonnes mœurs et qui, jugé par trop scandaleux, ne fut pas traduit en anglais avant les années 1880. Comme le roman de Flaubert, ce journal intime dressait le portrait d'un personnage aussi dérangeant qu'inattendu : une épouse de la classe moyenne qui se révélait indocile, insatisfaite, en quête d'émotions fortes. Au grand étonnement de ceux qui en lisaient des extraits dans la presse, Mrs Robinson paraissait avoir recherché et documenté avec délectation sa propre déchéance.

Livre I

Cet ami secret

« Pourquoi ai-je repris ce secret confident de mes heures de lassitude et de désespoir ? Parce que je suis plus abandonnée que jamais, plus seule que je ne l'ai jamais été, bien que mon mari soit occupé à écrire dans la pièce voisine. Ma souffrance est une souffrance de femme, et elle a besoin de parler, ici plutôt que nulle autre part, à mon second moi-même, sur ces pages : je n'ai personne d'autre pour m'entendre. »

Wilkie Collins, *Armadale* (1866)[1]

1. Traduction française : E. Allouard. (*N.d.T.*)

Extrait de la publication

Extrait de la publication

1

Ici, je puis regarder et aimer

Édimbourg, 1850-1852

Le vendredi 15 novembre 1850, par une soirée encore douce, Isabella Robinson sortit pour se rendre à une réception donnée non loin de son domicile d'Édimbourg. Après avoir suivi en cahotant les larges avenues pavées du New Town georgien, sa voiture s'immobilisa au centre d'un cercle de majestueuses maisons en grès éclairées de réverbères. Elle mit pied à terre et gravit les marches du 8 Royal Circus, à l'entrée imposante rutilant d'appliques en cuivre et couronnée par le rectangle lumineux d'une imposte vitrée. Il s'agissait de la résidence de Lady Drysdale, veuve fortunée et riche en relations à laquelle Isabella et son mari avaient été recommandés cet automne, lorsqu'ils s'étaient établis à Édimbourg.

Elizabeth Drysdale était une hôtesse fameuse, pleine d'entrain, aussi décidée que généreuse. Ses soirées attiraient des personnalités inventives et progressistes : des romanciers tels que Charles Dickens, qui s'était rendu à l'une d'elles en 1841 ; des médecins comme l'obstétricien et pionnier de l'anesthésie James Young Simpson ; des éditeurs comme Robert Chambers, fondateur du *Chambers's Edinburgh Journal* ; ainsi que quantité d'artistes,

Extrait de la publication

d'essayistes, de naturalistes, d'archéologues et de comédiennes. Bien que la ville ne fût plus le foyer des Lumières écossaises, Édimbourg restait un centre intellectuel et social très actif.

Un domestique introduisit Isabella à l'intérieur. Dans le hall d'entrée, un lustre à becs de gaz éclairait le sol de pierre et faisait luire le fer poli et le bois ciré de la rampe courbe de l'escalier. Avant de s'engager dans les marches, les invités ôtaient charlottes, manchons et capes, hauts-de-forme et redingotes. Les dames étaient en robe décolletée de soie et satin à corsage moiré tendu sur un corset à doublure et baleines, et dont la jupe, bouffant sur ses jupons, s'étageait de volants, de rubans, de ruchés et de galons. Leurs cheveux étaient séparés au milieu et ramenés au-dessus des oreilles en un chignon torsadé orné de plumes ou de dentelles. Elles portaient un collier et des bracelets, des bottines de soie ou des escarpins de satin. Les messieurs les suivaient en queue de pie, gilet, plastron et cravate, pantalons étroits et souliers vernis.

Isabella venait à cette soirée avec une grande envie de rencontrer du monde. Henry, son mari, s'absentait souvent pour ses affaires. Cependant elle se sentait esseulée même lorsqu'il était présent. Il faisait un « peu sympathique compagnon, écrivit-elle dans son journal, sans instruction, étroit d'esprit, vindicatif, égoïste, orgueilleux ». Alors qu'elle aspirait à parler littérature et politique, composer des poèmes, apprendre des langues étrangères et prendre connaissance des derniers essais scientifiques et philosophiques, lui « ne vivait que pour ses activités commerciales ».

Dans les hautes et spacieuses pièces de réception du premier étage, Isabella fut présentée à Lady Drysdale

Extrait de la publication

et au jeune couple avec lequel celle-ci partageait sa maison : sa fille Mary et son gendre Edward Lane. Natif du Canada, Mr Lane, juriste, avait fait son droit à Édimbourg ; aujourd'hui âgé de vingt-sept ans, il suivait des études de médecine. Isabella fut enchantée par le personnage. Il était « beau garçon, plein d'entrain, jovial », confia-t-elle à son journal ; il s'avérait « très intéressant ». Par la suite, elle se reprocherait, comme souvent dans le passé, d'être si sensible au charme masculin. Mais une aspiration s'était emparée d'elle, dont elle aurait du mal à se défaire.

Durant ce mois où elle rencontra Edward Lane, Isabella fit un voyage jusqu'au littoral de la mer du Nord et, assise sur la grève, se prit à méditer ses nombreuses imperfections. Anglaise de bonne famille, âgée de trente-sept ans, elle avait déjà, de son propre aveu, échoué dans chacun des rôles auxquels une femme de son époque était censée satisfaire. Elle dressa dans son journal la liste de ses manquements : « mes erreurs de jeunesse, mes provocations à l'encontre de mes frères et sœurs, mon entêtement face à ma gouvernante, mon insoumission et mon peu de déférence à l'endroit de mes parents, mon absence de principe conducteur dans la vie, la nature de mon mariage et ma conduite au sein de ce mariage, mon attitude partiale et souvent brutale envers mes enfants, mon comportement étourdi pendant mon veuvage, mon second mariage et tout ce qui s'est ensuivi ». Elle s'était rendue coupable, jugeait-elle, d'« impatience face aux épreuves, d'affections erratiques, d'absence d'abnégation et d'application à bien agir, ceci en tant

Extrait de la publication

que mère, fille, sœur, épouse, élève, amie, maîtresse de maison ».

Et de citer une strophe de Robert Burns :

Tu sais que tu m'as fait
Avec des passions intraitables et violentes ;
Et d'avoir écouté leur voix ensorcelante
M'a souvent conduit à mal[1].

Une partie de l'impitoyable catalogue qu'Isabella dressa de ses défauts peut se superposer aux faits connus de sa vie. Née le 27 février 1813 dans le quartier londonien de Bloomsbury, elle fut baptisée Isabella Hamilton Walker au mois de mai en l'église St Pancras. Charles, son père, était le deuxième fils d'un ancien comptable général de George III ; Bridget, sa mère, était la fille aînée d'une héritière des charbonnages de Combrie et d'un député whig. Peu après sa naissance, son père acheta un domaine à Ashford Carbonel, village du Shropshire situé non loin de la frontière avec le pays de Galles. C'est là, dans un manoir en brique bâti au bord de la Teme, qu'elle grandit, rebelle avec les grandes personnes, exaspérante avec ses frères et sœurs.

Sa mère décrivit plus tard la propriété, Ashford Court, comme un lieu idyllique pour des enfants. On y trouvait, raconterait-elle à l'un de ses petits-enfants, « un grand jardin ravissant, quantité de prairies & de jolies promenades, un long cours d'eau avec une barque », ainsi que « des agneaux, des vaches, des chevaux tant grands que petits, des chiens, des

1. Traduction française : Léon de Wailly. (*N.d.T.*)

Extrait de la publication